

CARNET
DE VOYAGE
D'AREZKI
METREF

SI TU VAS À SAN FRANCISCO...

1/ USA, fascination et répulsion !

Depuis l'adolescence, et son miroir aux alouettes, je rêvais de visiter San Francisco. Les Etats-Unis ? Oui, of course... La Californie ? Bien sûr... Mais surtout San Francisco... Surtout et avant tout...

J'en rêvais secrètement. Honteusement même... Oui, j'avais ces illisibles scrupules d'adolescent dont la conscience politique était encore en magma. Je sens mais je ne sais pas comment le dire... En rêver, c'était déjà cautionner... Cautionner la répression de mon icône personnelle, Angela Davis, pour laquelle je noircissais mes cahiers de lycéen de poèmes enflammés et vains... Cautionner la hargne contre Cassius Clay, devenu Mohamed Ali par ce défi nommé Black Muslim, dont je collais sur mes cahiers de collégien les photos en noir et blanc grimaçantes de légitime vindicte... Cautionner, comme Steinbeck, dont je passais mes nuits à dévorer les romans, la guerre du Vietnam. Cautionner quoi ? Hé, l'impérialisme, voyons !

Comme mes pairs qui venaient à peine d'être sevrés du traitement à remède de cheval de nationalisme, infligé quasiment depuis le berceau, je faisais grave dans l'anti-impérialisme. Perroquet ? Un peu, tout de même. Répétiteur de slogans ?... Garde les choses pour toi. Toute expression d'une attirance envers les Etats-Unis, fut-elle critique, dut-elle être folklorique, était le symptôme d'une déviance idéologique. La peur d'être un vendu était plus forte que tout...

Pourtant, San Francisco...

Comment et à qui dire l'envie d'y aller ? Les hippies, la fleur aux dents, le tee-shirt marqué du symbole Peace and Love ⁽¹⁾, les voix de Bob Dylan et de Joan Baez — qui n'ont pas directement à voir avec San Francisco mais plutôt avec la contre-culture née en son sein —, tout cela tournoyait dans ma tête. Et puis la chanson de Scott Mac Kenzie sortie cette année-là attisa les choses. Elle passait souvent sur la Chaîne III, et je me souviens des paroles : «If you're going to San Francisco/ Be sure to wear some flowers in your hair/ If you're going to San Francisco/ You're gonna meet some gentle people there/...» ⁽²⁾ Parfois, ça tient à ça. Quelques accords et des mots ! Cette chanson de 1967, qui, même à la cité des Eucalyptus, nous était parvenue, évoquait incidemment le pacifisme contre la guerre du Vietnam — «make love not war» —, la capacité révolutionnaire bouleversante de la musique et cette contre-culture dont on ne parvenait pas encore à saisir la cohérence sinon la pertinence. Des fleurs contre les canons ? Romantisme à deux balles... On était quand même un peu plus que quelques-uns à fredonner San Francisco en catimini dans notre petit landerneau de hittistes avant la lettre.

Oisifs et sans laisses, nous étions des proies faciles pour la consommation culturelle américaine. Pas une once d'esprit critique... Cerveilles anémiées de petits bourgeois matériellement pauvres, mais idéologiquement coupés du peuple... Drôles de créatures, mon

Comment et à qui dire l'envie d'y aller ? Les hippies, la fleur aux dents, le tee-shirt marqué du symbole Peace and Love ⁽¹⁾, les voix de Bob Dylan et de Joan Baez — qui n'ont pas directement à voir avec San Francisco mais plutôt avec la contre-culture née en son sein —, tout cela tournoyait dans ma tête. Et puis la chanson de Scott Mac Kenzie sortie cette année-là attisa les choses.

frère ! Dans *El Moudjahid* branché à la sève nourricière de la révolution chimiquement pure, des chroniqueurs, qui ne se savaient pas futurs démocrates extravertis, fustigeaient ces semi-clochards aux cheveux longs et aux idées forcément courtes, et qui incarnaient le mimétisme occidentaliste menaçant la personnalité arabo-musulmane en béton armé. Jusqu'où peut mener une chanson ! D'ailleurs, la Police militaire en ces années-là étendait ses prérogatives jusqu'à pourchasser ces déviantes en cheveux longs et vareuses militaires...

San Francisco... Le mythe ? D'autres éléments participèrent à l'attraction qu'exerçait



Golden gate bridge.

sur moi cette ville. J'aurais la consolation de constater plus tard, lorsque les langues se délièrent, que je n'étais pas le seul à m'y être laissé prendre.

Le blocage disparut en grande partie lorsque je sus qu'en 1988, Kateb Yacine, qui avait écrit *L'homme aux sandales de caoutchouc*, en hommage à Hồ Chi Minh, fit le voyage de New York. ⁽³⁾

La guerre du Vietnam était loin derrière mais d'autres guerres impérialistes ensanglantaient la réalité des peuples.

Comme tout adolescent, je lisais Jack London tout en ignorant qu'il était né à San Francisco. Et qu'il avait appris cette hargne à se battre pour sa survie sur les quais malfamés du port. Son univers âpre, celui des coups de poing qui sont la continuation des coups de feu du Far West, procurait de vraies leçons de vie... Comment les petites gens sont livrées à la férocité du système capitaliste ? Le Moloch... Il y eut aussi bien sûr Dashiell Hammett, né à Baltimore mais qui vécut à San Francisco où il situe son œuvre majeure, *Le Faucon maltais*. C'est l'image du Golden Gate en noir et blanc — dans ces teintes sombres qui font le clair-obscur du polar — se dépêtrant dans la brume légendaire de la baie de San Francisco qui ouvre le film que John Huston avait tiré de l'œuvre majeure de Dashiell Hammett.

Cette image est restée incrustée dans ma mémoire cinéphilique. A quoi s'ajoute ceci, pour la fixer : le rôle du détective matois incarné par Humphrey Bogart pour la première fois dans un premier rôle ne s'oublie. Depuis, Bogey était devenue la star immémoriale que l'on sait. Je ne sais plus quel sondage en a fait l'acteur le plus important de tous les temps. Une coïncidence chronologique m'avait fait découvrir, à la même époque que London et Hammett, John Steinbeck qui, bien que n'étant pas natif de San Francisco, était néanmoins de Californie. Ses études à Stanford, l'université prestigieuse des Etats-Unis, à 45 minutes de San Francisco, en firent d'une certaine manière un San Franciscain.

Plus tard, les lectures venant avec l'âge, je saisis l'importance de cette ville comme ber-

ceur de la Ruée vers l'Or, le Far West avec tous les westerns que nous consommions, la prison d'Alcatraz, la course-poursuite au flanc des collines escarpées de la ville dans *Bullitt* avec Steve Mac Queen (Peter Yates 1968), *La Maison bleue* de Maxime Leforestier... Et puis, à partir de cette matrice volatile, tout ce que secrète l'imaginaire. Mais j'avoue que des années durant, je réprimai cette folle envie de m'y rendre à cause de la diabolisation des Etats-Unis, tête de pont de l'impérialisme mondial. J'appartenais à une tribu idéologique qui imputait aux Etats-Unis, et très souvent à raison, tous les malheurs du monde... Pourtant, nous avions tort de bannir sans discernement. Car l'Amérique, c'était aussi celle de Sacco et Vanzetti, des époux Rosenberg et du flamboyant John Reed.

Après la Guerre des 6 jours en juin 1967, par mesure de rétorsion, les films US furent interdits en Algérie. L'exacerbation du sentiment nationaliste arabiste de solidarité avec

Mais j'avoue que des années durant, je réprimai cette folle envie de m'y rendre à cause de la diabolisation des Etats-Unis, tête de pont de l'impérialisme mondial. J'appartenais à une tribu idéologique qui imputait aux Etats-Unis, et très souvent à raison, tous les malheurs du monde...

l'Egypte pouvait conduire à de légers excès. Personne dans notre microcosme n'osait manifester un intérêt bien réel pour le cinéma américain de peur d'être considéré comme traître. Je me souviens à cette époque d'un ami qui déniait à Steinbeck tout son passé progressiste et son œuvre en faveur des démunis sous prétexte qu'il avait pris position pour la guerre du Vietnam. Steinbeck est un peu comme cet alpiniste qui franchirait les parois les plus périlleuses avant de trébucher sur le plat du sommet.

Je me souviens aussi d'un camping avec les copains de quartier l'année de l'affaire Charles Manson qui pervertit de façon sanglante l'esprit hippie auxquels ses fondateurs avaient donné un cachet pacifique et même non violent. Le satanique Charles Manson était un adepte des capsules LSD en vente libre en Californie jusqu'en 1966, dont les bienfaits spirituels et thérapeutiques étaient prônés par le neuropsychologue Timothy Leary qui obtiendra l'asile politique en... Algérie. Nous passions nos soirées à échanger des informations à ce sujet, comme si cela avait eu lieu dans notre immédiate proximité.

Puis, progressivement, quelque chose s'est construit qui m'a placé dans l'orbite d'un intérêt pour cette contre-culture avec, je l'avoue, beaucoup de frivolité. J'étais allé dans ces années-là jusqu'à adopter le look «peace and love», crinière à la Bob Dylan, pantalon pattes d'éléphant, vareuse militaire achetée au surplus américain d'El Harrach. Bref, une caricature ! Un peu plus tard, lorsque je commençai à fréquenter des milieux politisés, cette captation d'éléments disparates et superficiels de la contre-culture me fut reprochée comme des travers de petit-bourgeois.

Vint un temps où tout cela s'apaisa et je pus enfin envisager de faire un voyage à San Francisco sans que cela fasse de moi un fief réactionnaire. Au contraire même, aux yeux

Humphrey Bogart dans *Le faucon maltais*.

Photos : DR

de nombre de procureurs prononçant des verdicts, les choses s'inversèrent. La chute du mur de Berlin avait tout chamboulé. Après l'hébétéude stratégique que provoqua le mur en s'écroulant, la vue fut dégagée ; on vit qu'en fait, cela allait empirer. L'Afghanistan, l'Irak, puis la Syrie, la superpuissance est devenue hyperpuissance assoiffée d'intérêts géostratégiques. Mais comme beaucoup, je me sentais désormais capable de découpler l'unique politique internationale de la curiosité quasi anthropologique que suscite la société américaine. A cela s'ajoute, ultime motivation, le fait que des gens de ma famille se soient installés en Californie suite à la débandade algérienne des années 1990. C'est ainsi que depuis 2014, j'envisageai de m'y rendre. Divers contretemps en repoussèrent la réalisation jusqu'à ce mois de juillet 2015 où je décidai de passer à l'acte. Et, là encore, un ultime contretemps me contraignit à me rendre au festival Raconte-art à Igouersafene.

Restait un créneau de date pour la fin août. Me souvenant qu'Akli D., le pote chanteur de la world music kabyle, avait vécu à San Francisco, je lui fis part de mon projet : «Si tu y vas, me dit-il, contacte de ma part mon copain Madjid. Il est chanteur là-bas.»

J'en parlai aussi à Fellag qui me mit en relation avec un véritable ange gardien, Dahmane Dahmani. Pratique, Fellag l'appela. Le lendemain, un mail de son ami me parvint s'enquérant des détails de mon voyage : «Qu'as-tu l'intention de faire ?»

J'avais un objectif minimal : aller sur la trace des écrivains de San Francisco. Par retour de courrier, il me concocta un programme «incroyable». C'est ce programme devenu réalité que j'entreprends de conter ici.

Restait un détail déterminant. A dix jours du départ, je n'avais toujours pas de billet. Son coût étant très élevé, j'en reportai constamment l'achat dans l'espoir d'un prix à minima. Puis il fallut se décider.

Ce fut fait. Départ le 29 août !

A. M.

Demain : 2/ Hadouche au pays des hippies.

1) Le symbole de la paix, ⁽¹⁾ hippie, appelé par les catholiques «La croix de Néron», symbole démoniaque pour eux, a été inventé par le graphiste britannique Gerald Holtom lors d'une manifestation de la CND en 1958 contre une usine d'armement nucléaire. On peut y lire, en alphabet sémaphore (utilisé dans la marine britannique), un N et un D qui sont les initiales de Nuclear Disarmament («désarmement nucléaire»).

2) «Si tu vas à San Francisco/ Sois certain d'avoir quelques fleurs dans tes cheveux/Si tu vas à San Francisco/ Tu rencontreras des gens gentils.»

3) Il raconte ce voyage dans une interview avec Benamar Médiène parue dans l'hebdomadaire *Algérie Actualité* du 26 octobre au 1^{er} novembre 1989.